

Définir un camp : le féminisme décolonial

politique décolonial large, transnational, pluriel, d'autre part du fait de la captation des luttes de femmes par le féminisme civilisationnel.

Une trajectoire anticoloniale

La biographie n'explique pas tout, et assez souvent d'ailleurs pas grand-chose, mais je me dois dans un livre sur le féminisme de dire quelque chose de ma propre trajectoire – non qu'elle soit exemplaire, mais parce que les luttes des femmes y ont joué un grand rôle. J'ai été pendant plusieurs années militante dans des groupes du MLF; ces luttes ont toujours été liées à des projets de libération plus générale – en l'occurrence, dans mon expérience, la libération du colonialisme français post-1962. Le socle sur lequel se sont bâtis mon intérêt, ma curiosité et mon engagement pour les luttes émancipatrices réside dans l'éducation politique et culturelle dont j'ai bénéficié à l'île de La Réunion. Pour la petite fille que j'étais, élevée dans un contexte où l'école, les médias, les activités culturelles étaient toutes soumises à l'ordre colonial français post-1962, cette expérience fut exceptionnellement transnationale. Longtemps, je ne me suis pas dite militante féministe, mais « militante de la libération des femmes ». J'ai eu le privilège de grandir dans une famille de communistes féministes et anticolonialistes, d'être entourée de militant•e•s de toute origine,

Un féminisme décolonial

genre et classe sociale qui m'ont éclairée sur ce que sont la lutte et la solidarité, la joie et la gaîté associées à la lutte collective. À la forme d'idéalisme qui ne supportait pas la défaite et qui était la mienne adolescente, la réponse de mes parents me ramenait sur terre : « Ce sont des brutes, des fascistes, des crapules, il ne faut rien en attendre. Ils ne respectent aucun droit, en premier le droit à notre existence. » Rien de défaitiste dans ces remarques, mais plutôt une leçon sur une autre temporalité des luttes : les images de la prise du Palais d'hiver, de l'entrée des troupes de Castro à La Havane, des troupes de l'ALN dans Alger étaient de formidables images à même de mobiliser l'imagination, mais à s'y arrêter on risquait de vivre des lendemains qui déchantent. Demain la lutte continuerait. J'ai aussi appris très tôt que si l'État veut écraser un mouvement, il a recours à tous les moyens, à toutes les ressources qui sont à sa disposition d'une part pour réprimer, d'autre part pour diviser les opprimé•e•s. D'une main il frappe, de l'autre il cherche à assimiler. La peur est une de ses armes favorites pour produire conformisme et consentement. J'ai rapidement compris le prix à payer pour se permettre d'échapper à l'injonction : « Ne te fais pas remarquer, ne proteste pas trop, et tu n'auras pas d'ennui. » L'ordonnance Debré en 1960 en a fait la démonstration : en frappant d'exil treize militants anticolonialistes, dont des dirigeants syndicaux, le message était clair,

Définir un camp : le féminisme décolonial

toute voix dissidente serait punie¹⁰. L'historien réunionnais Prosper Ève a parlé de *L'Île à peur* pour analyser comment l'esclavagisme, le post-esclavagisme puis le postcolonial ont, jusqu'aux années 1960, diffusé la peur comme technique de discipline¹¹. La peur n'est certes pas exclusive au dispositif colonial, mais rappelons que l'esclavage colonial était fondé sur la constante menace de la torture et de la mort d'un être humain transformé légalement en objet, et du spectacle public de sa mise à mort. J'ai également appris qu'il faut utiliser les lois de l'État contre lui mais sans illusion ni idéalisme, comme l'avaient compris les femmes esclaves qui se battaient pour faire reconnaître par la loi le statut de libre qu'elles transmettaient à leurs enfants¹², ou encore les colonisé•e•s qui retournaient contre l'État colonial ses propres lois (liberté de la presse, liberté d'association, droit de vote...). Cette stratégie n'était jamais la seule, elle s'accompagnait toujours d'une critique de l'État et de ses institutions. Les luttes se jouent sur de multiples terrains et pour des objectifs visant différentes temporalités. L'existence d'un vaste monde où résistances et refus de la soumission s'opposent à un ordre mondial injuste a fait partie de la compréhension du monde qui m'a été transmise. Je n'ai donc pas découvert en arrivant en France ou en allant à l'université que capitalisme, racisme, sexisme et impérialisme sont des compagnons de route et je n'ai pas rencontré le

Un féminisme décolonial

féminisme anticolonial et antiraciste en lisant Simone de Beauvoir : il a fait partie de mon environnement dès la petite enfance.

La fausse innocence du féminisme blanc


À la suite de Frantz Fanon, qui écrivait : « L'Europe est littéralement la création du Tiers-Monde » car elle s'est construite sur le pillage des richesses du monde et que dès lors « la richesse des pays impérialistes est aussi notre richesse »¹³, je peux dire que la France est littéralement une création de son empire colonial, et le Nord une création du Sud. Je reste donc étonnée par l'entêtement à oublier l'esclavage, le colonialisme et les « outre-mer » dans l'analyse de la France actuelle et de la politique des gouvernements successifs depuis les années 1950. Plus encore que l'empire colonial, les « outre-mer » ne font pas partie de l'histoire contemporaine : aucun texte sur les questions politiques, qu'elles soient abordées de manière philosophique, économique, ou sociologique, ne s'intéresse à ces survivances de l'empire colonial français. Il y a là quelque chose qui relève d'une volonté d'effacer ces peuples et leurs pays de l'analyse des conflits, des contradictions et des résistances. Quel est le but d'un tel refoulement, si ce n'est de maintenir l'idée que tout cela – esclavage, colonialisme, impérialisme – est certes arrivé mais toujours à l'extérieur de ce qui constitue la




Définir un camp : le féminisme décolonial

France ? On minore ainsi les liens entre capitalisme et racisme, entre sexisme et racisme, et on préserve une innocence française. Ainsi, le féminisme français se pare de retenue face à l'héritage colonial et esclavagiste. C'est à croire que, dès lors que les femmes seraient victimes de la domination masculine, elles n'auraient aucune responsabilité à l'égard des politiques menées par l'État français.

Le féminisme comme lutte pour le droit d'exister



Se dire féministe décoloniale, défendre les féminismes de politique décoloniale aujourd'hui, ce n'est pas seulement arracher le mot « féminisme » aux mains avides de la réaction, en peine d'idéologies, mais c'est aussi affirmer notre fidélité aux luttes des femmes du Sud global qui nous ont précédées. C'est reconnaître leurs sacrifices, honorer leurs vies dans toutes leurs complexités, les risques qu'elles ont pris, les hésitations et découragements qu'elles ont connus, c'est recevoir leurs héritages. D'autre part, c'est reconnaître que l'offensive contre les femmes désormais justifiée et revendiquée publiquement par des dirigeants d'État n'est pas tout simplement l'expression d'une domination masculiniste décomplexée, mais une manifestation de la violence destructrice engendrée par le capitalisme. Le féminisme décolonial, c'est départriarchaliser les luttes révolutionnaires. En d'autres termes, les féminismes de politique décoloniale



Un féminisme décolonial

contribuent à la lutte entreprise depuis des siècles par une partie de l'humanité pour affirmer son droit à l'existence.

Les féminismes de politique décoloniale¹⁴

Un des faits marquants de ce début du xxi^e siècle, et qui s'affirme depuis plusieurs années, est le mouvement de féminismes de politique décoloniale dans le monde. Ce courant a développé une multitude de pratiques, d'expériences et de théories ; les plus encourageants et originaux sont des mouvements de terrain qui abordent les questions de manière transversale et intersectionnelle. Ce mouvement provoque sans surprise une réaction violente des hétéropatriarches, de féministes du Nord et de gouvernements. C'est dans le Sud global que ce mouvement s'est développé, réactivant la mémoire des luttes féministes précédentes, jamais perdues parce que jamais abandonnées, malgré de terribles assauts à son encontre. Rejointes par des féministes en Espagne, en France, ou aux États-Unis, les mouvements qui le composent déclarent la guerre au racisme et au sexisme, au capitalisme et à l'impérialisme lors d'immenses manifestations en Argentine, en Inde, au Mexique, en Palestine. Ses militantes dénoncent le viol et le féminicide, et lient ce combat aux luttes contre les politiques de dépossession, contre la colonisation, l'extractivisme et la destruction systématique du vivant.

Définir un camp : le féminisme décolonial

Ce n'est ni une « nouvelle vague » ni une « nouvelle génération », selon les formules favorites qui masquent les vies multiples des mouvements des femmes, mais une nouvelle étape dans le processus de décolonisation, dont nous savons qu'il est un long processus historique. Ces deux formules – vague et génération – contribuent à effacer le long travail souterrain qui permet à des traditions oubliées de renaître et occultent le fait même que ces courants aient été ensevelis; cette métaphore confie en outre une responsabilité historique à un phénomène mécanique (« vague ») ou démographique (« génération »). Les féminismes de politique décoloniale rejettent ces formules qui segmentent car ils s'appuient sur la longue histoire des luttes de leurs aînées, femmes autochtones pendant la colonisation, femmes réduites en esclavage, femmes noires, femmes dans les luttes de libération nationale et de l'internationalisme subalterne féministe dans les années 1950-1970, et femmes racisées qui luttent quotidiennement aujourd'hui.

Les mouvements féministes de politique décoloniale font face, avec les autres mouvements décoloniaux et tous les mouvements d'émancipation, à une période d'accélération du capitalisme qui régule désormais le fonctionnement des démocraties. Ils doivent trouver des alternatives à l'absolutisme économique, à la fabrication infinie de

Un féminisme décolonial

marchandises. Nos luttes constituent une menace pour les régimes autoritaires qui accompagnent l'absolutisme économique du capitalisme. Elles menacent aussi la domination masculiniste, effrayée de devoir renoncer à son pouvoir – et qui, partout, montre sa proximité avec les forces fascistes. Elles ébranlent également le féminisme civilisationnel qui, ayant fait des droits des femmes une idéologie de l'assimilation et de l'intégration à l'ordre néolibéral, réduit les aspirations révolutionnaires des femmes à la demande de partage 50/50 des privilèges accordés aux hommes blancs par la suprématie blanche. Complices actives de l'ordre capitaliste racial, les féministes civilisationnelles n'hésitent pas à apporter leur soutien à des politiques d'intervention impérialistes, à des politiques islamophobes ou encore négrophobes.

Les enjeux sont énormes et le danger terrible. Il s'agit de s'opposer au nationalisme autoritaire et au néofascisme, pour qui les féministes racisées sont des ennemies à abattre. Et la démocratie occidentale ne prétendra plus nous protéger lorsque les intérêts du capitalisme seront réellement menacés. L'absolutisme capitaliste voit d'un bon œil tous les régimes qui lui permettent d'imposer ses règles et ses méthodes, lui ouvre les espaces qui ne sont pas encore colonisés, lui accorde l'accès à la propriété de l'eau, de l'air, de la terre.

La montée des réactionnaires de tous poils

Définir un camp : le féminisme décolonial

montre bel et bien une chose : un féminisme qui ne se bat que pour l'égalité de genre, qui refuse de voir combien l'intégration laisse les femmes racisées à la merci de la brutalité, de la violence, du viol et du meurtre, en est finalement complice. Telle est la leçon à tirer de l'élection à la présidence du Brésil, en octobre 2018, d'un homme blanc soutenu par les grands propriétaires terriens, le monde des affaires et les Églises évangéliques, un homme qui a ouvertement déclaré sa misogynie, son homophobie, sa négrophobie, son mépris des peuples autochtones, sa volonté de vendre le Brésil au plus offrant, de piétiner les lois sociales pour les classes les plus pauvres et celles de protection de la nature, de revenir sur les accords signés avec les peuples amérindiens, et tout cela quelques mois après l'assassinat de l'élue queer et noire Marielle Franco. Une simple approche en termes d'égalité de genre montre ses limites dès lors que des partis de droite autoritaire et d'extrême droite élisent des femmes à leur tête ou les choisissent comme égéries – Sarah Palin, Marine Le Pen, Giorgia Meloni...

Critique des épistémicides

Dans le magnifique film de Fernando Solanas, *L'Heure des brasiers* (1968), la phrase suivante apparaît à l'écran : « Le prix que nous payons pour être humanisé•e•s » (*The price we pay to be humanized*).